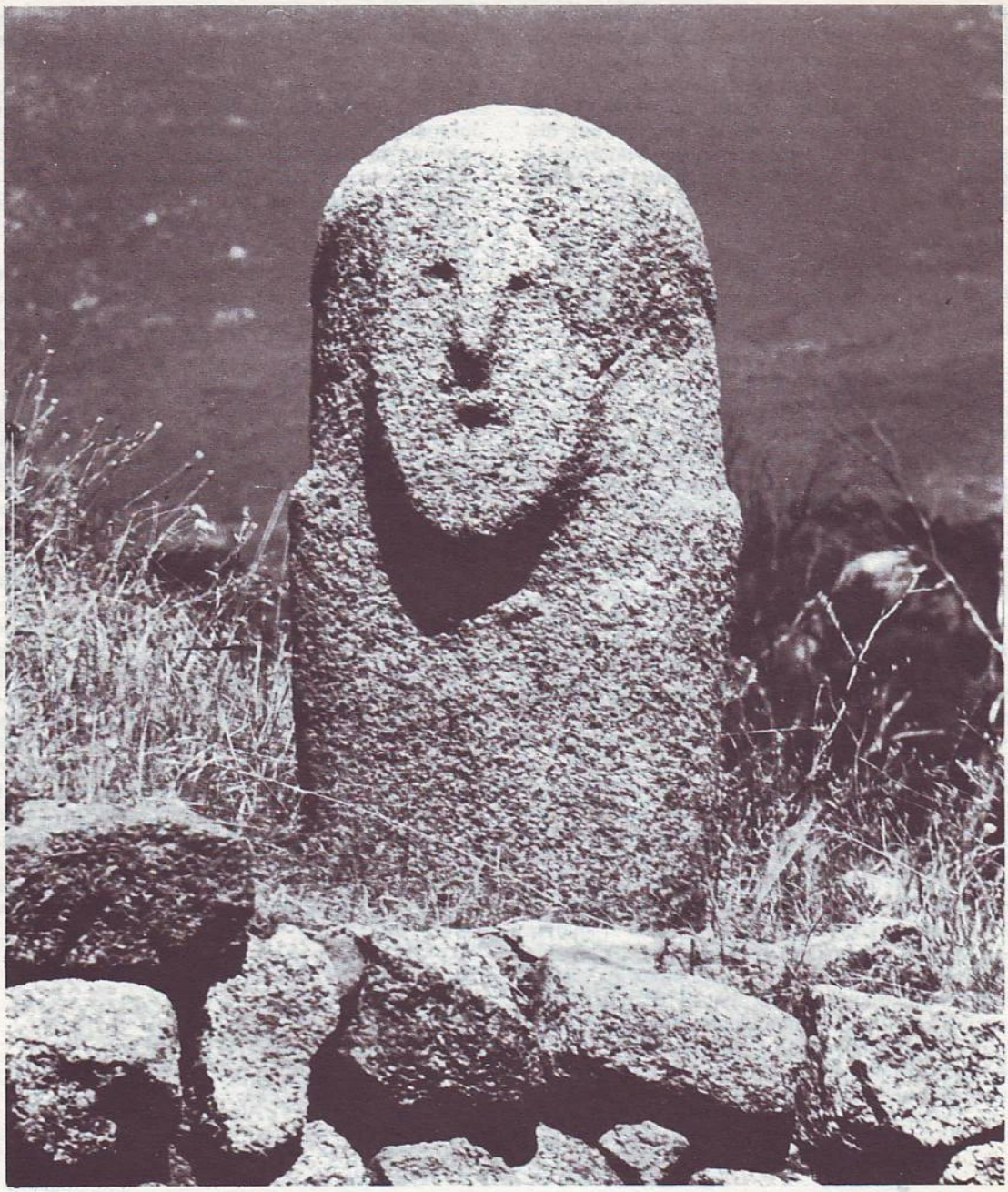
Planète 9-66



(Documentation photographique des Éditions Klincksieck)

autres astres, et leurs communications seront précieuses aux hommes du futur. Aussi les études sur la fusée à laser assisté sont-elles plus avancées en Russie qu'on ne le croit généralement.
Enfin, dans le système solaire lui-même, l'utilisation de telles fusées permettra de construire des astronefs beaucoup plus puissants et d'amorcer la construction de nouvelles bases sur les autres planètes.

Rêverie : nous irons au centre de la Terre, moins bien connu que les étoiles

Mais il est un autre rêve, diamétralement opposé : aller non plus vers les étoiles, mais vers le centre de la Terre. On sait à quel point les moyens dont nous disposons actuellement se révèlent insuffisants pour percer un trou réellement profond, c'est-à-dire de quelques dizaines ou quelques centaines de kilomètres. Le rêve serait d'avoir un dispositif capable de vaporiser les roches devant la capsule d'exploration. De tels dispositifs utilisant directement la chaleur produite par une réaction nucléaire ont été proposés, mais ils présentent de nombreux inconvénients, en particulier de ne pouvoir concentrer suffisamment la chaleur. Avec le laser, on peut précisément réaliser un faisceau de rayons capables de volatiliser instantanément les roches en raison de leur caractère directionnel
On peut ainsi imaginer un puits creusé à la verticale avec une capsule descendant lentement et portant les instruments de mesure. Cette fusée souterraine émettrait constamment des neutrons dont une partie se réfléchirait sur les nuages incandescents précédant la fusée et reviendrait à l'intérieur, permettant ainsi de faire l'analyse des roches profondes. D'autre part, l'émission latérale d'autres faisceaux de neutrons et de rayons gamma serait un moyen d'analyser les roches non fondues, intactes, formant la paroi du puits. Nous aurions alors pour la première fois des renseignements précis sur la nature physique et chimique des matériaux constituant l'intérieur de notre globe, domaine qui nous est actuellement moins bien connu que la face cachée de la Lune. La fusée n'aurait pas besoin d'être très grande : un trou de dix centimètres de diamètre suffirait, à condition de ne pas s'effrondrer sur lui-même ; s'il est suffisamment stable une fois refroidi, de nouveaux dispositifs pourront descendre, lancer de nouvelles fusées à laser horizontalement et dans toutes les directions pour donner le départ à l'exploration d'un nouvel espace : le fond de la Terre.
Mais l'on peut aller encore plus loin dans le rêve. Le laser a permis de redécouvrir la lumière et de l'étudier comme elle ne l'avait jamais été. Déjà certains résultats indiqueraient que la théorie des quanta doive être sérieusement révisée. Aussi pouvons-nous rêver que nous arriverons enfin à connaître la mystérieuse nature du photon, dont on a de fortes raisons de penser qu'il n'est pas composé d'une simple particule, mais d'un neutrino et d'un anti-neutrino. Lorsque nous en aurons la preuve, nous saurons alors décomposer la lumière tombant sur un objet en ces deux constituants, et la recomposer à la sortie ; autrement dit nous aurons découvert le moyen de rendre un objet invisible.
Grâce au laser, l'invisibilité est donc plus proche qu'on ne le croit, mais il est un dernier rêve tout aussi fou : le jour où nous connaîtrons parfaitement la nature de la lumière, nous découvrirons les transformations qu'elle fait subir aux objets lorsqu'elle s'y réfléchit, et nous pourrons extraire ainsi les images qui dorment au fond de toute matière. Les miroirs auront une mémoire et l'inanimé parlera... Et l'Histoire deviendra une science exacte. Ernest Renan l'avait prévu, lorsqu'il écrivait dans *l'Avenir de la Science :* « La science arrivera à une reconstitution totale du passé, réalisant ainsi la résurrection des justes. »

JACQUES BERGIER.

Planète 4-66

Dans les ruines d'une ville préhistorique, des pierres dressées aux formes humaines

Les mégalithes de Corse posent un problème semblable à celui de l'île de Pâques

Jean-Paul Clébert

Depuis deux ans, l'île de Beauté est en train de devenir un des hauts lieux de l'archéologie

Un peuple était venu en armes de la mer

Depuis deux ans, la Corse est en train de devenir un des hauts lieux de l'histoire antique de la Méditerranée occidentale et, partant, de la France. Nous disons bien deux ans. Avant 1964, la préhistoire et la protohistoire de notre île de Beauté se réduisaient à quelques monuments de granit, énigmatiques et dispersés dans les maquis; et la connaissance que l'on en avait tenait en quelques liasses de minces feuillets, tirés-à-part des revues spécialisées que ne lit pas le grand public. Et voilà qu'au moment où l'île trouve enfin un débouché sérieux dans un tourisme organisé, elle offre en même temps un trésor archéologique qui n'a pas son équivalent sur le territoire français.

Au sud de l'île, les vacanciers attentifs découvrent dorénavant un ensemble de mégalithes aussi surprenant que celui que l'on croit trop connaître dans la péninsule armoricaine. Ils peuvent visiter des champs de fouilles sur lesquels sont mis au jour d'étranges citadelles en appareil cyclopéen et qui ressemblent à celles de Mycènes. Ils photographient d'énigmatiques statues géantes d'hommes pétrifiés, gardiens de nécropoles et héros d'une des plus grandes batailles de la protohistoire, que se livrèrent les bergers préhistoriques et les mystérieux Peuples de la Mer.

Ces monuments, ces vestiges d'habitat et ce combat fabuleux viennent seulement d'être éclairés, d'une lumière frisante et révélatrice, par la publication des derniers travaux de leur « inventeur », Roger Grosjean, et en particulier par l'ouvrage qu'il vient de faire paraître cette année *la Corse avant l'Histoire* (Éditions Klincksieck, 1966).

Les paysans évitaient de s'approcher de ces monuments comme d'un lieu maléfique

A vrai dire, les bergers corses, et ceux que l'on a nommés les bandits d'honneur, n'ont pu manquer d'être frappés, de tout temps, par la présence dans leurs maquis du sud de l'île de pierres levées, dressées sur des mamelons et évoquant par leur silhouette des statues de granit, polies ou rongées par le temps. Certaines d'entre elles, même, avaient un visage nettement indiqué et portaient sur la poitrine des armes figurées. Ailleurs, ou autour de ces personnages pétrifiés par quelque maléfice, les bergers avaient aussi remarqué des caissons de pierre, enterrés et recouverts de dalles: ils les nommaient *bancale,* c'est-à-dire silos à blé

Les bergers et les bandits corses craignent les « paladins »

Cependant, ces pierres dressées, aux formes trop humaines, et ces placards enfoncés dans le sol leur inspiraient méfiance et curiosité. Les chercheurs de trésors, qui sont les mêmes dans le monde entier, savent qu'en fouillant les tombes anciennes, les pierres assemblées de main d'homme, les ruines de temples païens, on a quelque chance de trouver des richesses, de l'or et des pierres précieuses, sous forme de bijoux, ou du métal rare, comme le bronze, sous forme d'armes antiques. Ces violations, qui font aujourd'hui le désespoir des archéologues, ont bouleversé bon nombre de sites et privé les chercheurs des objets utilitaires et rituels des populations disparues, presque toujours sans valeur marchande actuelle.
Mais ces trésors, même quand ils ne sont point trouvés, fomentent des légendes et des secrets transmis sur le lit de mort. Leur localisation, toute fantastique qu'elle soit a priori, peut mettre sur la voie l'archéologue consciencieux pour qui les traditions populaires sont souvent un guide précieux. Ainsi, la nécropole de Vascolaccio est-elle connue parce que les paysans racontaient que des lingots d'or y étaient cachés sous une pierre bleue. Il fallait, disaient-ils, sacrifier une vie humaine dès la découverte du premier lingot au-dessous d'une couche de cendre, afin de conjurer les esprits. Cet or aurait servi à construire la citadelle de Bonifacio.
Certains de ces monuments sont restés debout et intacts seulement parce que l'on craignait leur approche. Ils étaient gardés par des serpents (en Corse, on ne touche pas à une pierre de sous laquelle est sorti un reptile qui représente l'âme d'un mort): ainsi a-t-on respecté le Campo Guardato – le Champ Tabou – de la nécropole de Tivolaggio.

Enfin, comme partout où se dressent des menhirs, on évoquait des moines, ou des soldats, ou des filles, pétrifiés par un châtiment divin qui les punissait ainsi de leurs crimes. Et sur la rive gauche du Taravo, qui coule au sud-ouest de l'île, des géants de pierre, armés et formidables, tenaient une garde immobile et éternelle: c'étaient les « paladins », compagnons de Charlemagne et soldats d'une armée mythique figée dans le temps.
Comme sur l'île de Pâques, la Corse révélait ainsi tout un peuple de statues à figuration humaine, ou presque humaine, et de taille géante, dispersées ou alignées sur les flancs sauvages de l'île, face à la mer tyrrhénienne.

Prosper Mérimée, le premier, arpenta le « maki »

Le premier savant qui s'intéressa à ces statues et à ces pierres anthropomorphes, auditeur attentif des récits populaires, fut un écrivain, Prosper Mérimée. En 1839, alors qu'il était chargé par la Commission des Monuments historiques d'inventorier les vestiges de l'occupation romaine en Corse, il n'hésita pas à arpenter les maquis (on écrivait « maki », en son temps), à la recherche de ces étranges monolithes dont lui parlaient les paysans qui lui servaient de guides. C'est ainsi qu'il découvrit près de Sartène les menhirs alignés de Cauria et le dolmen de Fontanaccia, et, peu après, l'extraordinaire dolmen du Taravo (Sollacaro) riche de onze menhirs dont certains présentaient incontestablement « des ébauches de figures humaines ». Près de Sagone, on lui montra

La sfida della Piramide

E' opera di André Pochan, celebre egittologo, il libro "L'enigma della Grande Piramide". I misteri che avvolgono uno dei più importanti monumenti del mondo vengono quindi affrontati con rigore scientifico, mediante strumenti - matematici e linguistici - di cui altri autori non dispongono. Il testo si distingue fra i tanti sull'argomento, nel formulare ipotesi sulla base di precisi dati, nel contenere elementi di conoscenza diretta, raccolti in anni di ricerca e insegnamento proprio in Egitto. Pochan può quindi con autorevolezza svelare i segreti architettonici, interpretare i più nascosti significati, valutare la probabile destinazione della Grande Piramide.

In 294 pagine, con l'aiuto di fotografie, molte delle quali oggi non possono più essere scattate, di schemi, vengono penetrati gli enigmi dell'imponente opera architettonica, che l'autore fa risalire al 4.800 avanti Cristo: 2.100 anni più indietro della datazione "ufficiale" (Meb, L. 24.000).

une statue couchée, au visage encore mieux sculpté, et longue de plus de deux mètres.
Mérimée rendit compte de ses découvertes dans ses *Notes d'un Voyage en Corse* qui parurent en 1840. Mais les savants n'y prêtèrent pas attention. On avait assez des monuments de Bretagne et, de toute façon, la science (et le mot même) des mégalithes n'existait pas encore.
A la fin du siècle, cinquante ans plus tard, il se trouva enfin quelqu'un pour reprendre les notes de Mérimée et s'interroger sur ces étranges statues: Adrien de Mortillet, chef de file d'une école d'archéologues préoccupés par les cultes funéraires de la protohistoire. Son recensement des menhirs corses n'eut guère de publicité. Ce n'est qu'à partir de 1937 que des érudits locaux commencèrent à regarder avec intérêt les paladins debout ou couchés qui parsemaient les broussailles aux environs de Sollacaro.
Et c'est heureusement en 1954 que l'abbé Breuil confia à Roger Grosjean, du Centre national de la Recherche scientifique et aujourd'hui directeur du Centre de Préhistoire corse, le soin d'étudier cet extraordinaire complexe mégalithique.

Les ruines du « couvent » étaient celles d'une capitale préhistorique

Partant d'une première liste, bien mince, de monuments recensés avant lui, et particulièrement les cinq statues qu'avait répertoriées le commandant Octobon en 1931 dans son inventaire des gravures sur parois de grottes, menhirs et stèles gravés, dalles et idoles funéraires connues en France, Roger Grosjean entreprit l'exploration méthodique des régions signalées, ce qui n'est point une petite affaire quand on connaît le maquis de l'île. Deux ans après, il avait recensé trente-huit nouvelles statues-menhirs, dont dix-neuf paladins dans la vallée du Tavaro, au lieudit Filitosa.

Mais l'étude de ces menhirs anthropomorphes ne pouvait se faire sans un contexte archéologique: il fallait trouver les traces des habitats des populations qui avaient élevé ces monuments. C'est alors que le hasard servit Roger Grosjean. Un des propriétaires sur le terrain desquels on avait mis au jour des statues lui signala les vestiges d'un très vieux couvent, ensevelis sous les chênes et les oliviers sauvages. Traversant cette jungle où nul être humain n'avait mis les pieds depuis bien longtemps, Roger Grosjean s'aperçut que ces ruines éparses étaient, en fait, celles d'un éperon fortifié préhistorique, situé à quelques centaines de mètres seulement des statues connues.
Au milieu des murailles en appareil cyclopéen, bouleversées par le temps, se dressait un paladin armé, mais brisé. Il trônait sur un tumulus artificiel. La capitale-sanctuaire de la civilisation mégalithique du sud de la Corse était découverte. Mais il fallut près de dix ans à Roger Grosjean et à son équipe pour compléter le recensement de tous les monuments de l'île et pour que l'on ait une idée cohérente de cette protohistoire inconnue.

La Corse était en retard sur les civilisations continentales

On peut présumer d'abord que le Paléolithique fait totalement défaut à la Corse. L'absence de toute industrie des hommes de la pierre taillée n'est pas encore expliquée. Cependant, à travers les vestiges des époques néolithiques, on s'aperçoit que l'île est restée fort en retard sur les civilisations continentales et insulaires qui l'environnaient. Mieux, on s'aperçoit en étudiant les mégalithes qui nous occupent qu'au temps où le bassin de la Méditerranée occidentale vivait à l'Age des métaux, la Corse en était encore à la préhistoire. « La Corse antique, dit Grosjean, est toujours restée hostile à toute forme de pénétration étrangère, farouchement indépendante et isolationniste. Du III[e] millénaire avant notre ère à la moitié du II[e] millénaire, les Corses demeurèrent volontairement repliés sur eux-mêmes, pasteurs de petit bétail dans leurs montagnes, se bornant à commercer avec la Sardaigne pour l'importation de l'obsidienne indispensable, en l'absence de silex, à la confection du petit outillage et des pointes de flèches. »

On les verra, en particulier, ignorer la céramique dite campaniforme, si répandue dans les régions voisines, et ignorer même le cuivre dont se servaient déjà les protohistoriques de la Méditerranée. On conçoit qu'ils aient pu, dans ces conditions, élaborer un style très personnel dans la construction de leurs monuments funéraires et cultuels.

Cette civilisation mégalithique a cinq mille ans

Dans cet univers, anachronique dans le cours de la protohistoire méditerranéenne, c'est au début du III[e] millénaire, soit environ 2900-2800 avant J.-C., qu'apparaissent sans doute les premières manifestations rituelles de cette civilisation mégalithique, c'est-à-dire constructeur de monuments de pierres géantes. On sait qu'il s'agit non de la migration d'un peuple qui aurait élevé tous les dolmens et tous les menhirs de l'Europe de l'ouest, mais seulement d'un courant religieux qui s'est étendu sur l'ensemble des territoires côtiers, et qui opéra par contamination.
Au debut de ce qu'il est convenu d'appeler en Corse le Mégalithe I, ces hommes occupent principalement la partie méridionale de l'île. Leurs morts sont enterrés soit dans des sépultures isolées, soit dans de vastes nécropoles dont les principaux groupes sont dans les régions de Tivolaggio, de Vascolaccio, de Sartène, du bas Taravo et dans l'Alta-Rocca.
Ces sépultures sont curieuses. Elles sont formées d'une chambre sépulcrale carrée ou rectangulaire obtenue en levant des dalles, hautes et longues de plus de deux mètres, qui forment un caisson évoquant assez les « coffres » préhistoriques de Bretagne ou les futures cistes romaines. Le caisson est entouré d'une ceinture de pierres et généralement assez profondément enterré dans un tumulus ou tertre de pierres et de terre, lui-même entouré d'une enceinte de grosses pierres ou de déambulatoires s'élevant par degrés vers la plate-forme centrale. Sur le tertre s'élève souvent un menhir ou pierre levée de forme assez fruste.
Ce sont ces coffres que les bergers nommaient *bancale* ou silos à grains. Le nom paraît devoir leur rester.
Quant au squelette que chacun d'eux renfermait (ce sont des sépultures individuelles), il a toujours disparu, ceci en raison de l'acidité extrême du terrain. Mais on trouve encore les débris du mobilier funéraire déposé en offrande: objets en obsidienne, perles en pierre et les tessons de poterie qui permettent quant à eux de dater la tombe, ne serait-ce qu'en les comparant à ceux trouvés dans les tombes sardes qui leur sont contemporaines.

Menhirs et dolmens prennent des formes humaines

A la fin du III[e] millénaire, la religion mégalithique se répand dans toute l'île, mais, demeurant un courant essentiellement côtier, elle ne fournira que peu de sépultures à coffres au cœur des montagnes, dans le haut Nebbio ou le désert des Agriates. Toutefois, il faut noter que ces *bancale* de l'intérieur sont plus grands que ceux du sud: leurs dalles atteignent jusqu'à trois mètres.
Puis il se produit une évolution très perceptible au début du II[e] millénaire. Les coffres ne sont plus profondément enterrés; ils commencent à apparaître hors du sol, pour être enfin bâtis tout entiers en surface. Ainsi se transforment-ils en dolmens, en gardant leur forme cubique, mais se caractérisent par des parements circulaires entourant une plate-forme peu élevée. Les dalles du coffre sont mieux travaillées, quelquefois polies. Des couloirs d'accès au caisson sépulcral sont, dans certains monuments, ménagés dans le mur de pierres. Sur la centaine d'exemplaires connus, la plus grande partie se trouve aux environs de Sartène.
En même temps que les dolmens de surface, apparaissent les menhirs, du moins au sud d'une ligne Ajaccio-Solenzara. Ce ne sont plus les stèles informes du Mégalithe I. Ils sont taillés en forme d'obélisque ou en forme de borne trapézoïdale, plus large en haut qu'en bas, ce qui leur donne déjà une allure humaine. En ce Méga-

lithe II, en effet, la statuaire de l'île commence à anthropomorphiser les pierres gardiennes des nécropoles. Le sommet s'arrondit et si l'on ne voit pas encore de séparation entre une tête et un tronc, du moins évoque-t-on des épaules.
La plupart de ces menhirs sont solitaires. Mais en certains endroits, ils forment des alignements pouvant réunir jusqu'à une centaine de spécimens. Ils se serrent les uns contre les autres pour former un couple, comme le Frère et la Sœur (U Frate e a Sora), ou prennent leur distance en bons soldats s'éloignant de quelque deux cents mètres pour former les plus impressionnants des alignements.
A un troisième stade de leur évolution (dit Mégalithe III), les menhirs s'humanisent; comme sortant de leur gangue de pierre, comme des insectes de leur chrysalide, des personnages humains se modèlent et se hissent au-dessus des nécropoles. Ils sont plus petits que leurs prédécesseurs et se rapprochent de la taille humaine. Ils ne sont encore ni gravés ni sculptés, mais la tête est dorénavant nettement séparée du tronc, le méplat ventral est indiqué et le dos présente une section arrondie.

Quelle était la religion de ces néolithiques attardés?

Le visage, quant à lui, apparaît au point d'individualiser chaque statue, jusqu'à donner le masque hiératique et superbe du menhir IX de Filitosa. Le nombre relativement important de ces statues (treize aujourd'hui, dont six à Filitosa « qui se révèle un haut lieu de toute l'époque mégalithique » comportant à lui seul 15 menhirs du stade 2 – ou Mégalithe II – et 20 des stades ultérieurs) a permis de retrouver l'évolution de cette figuration humaine. Le visage, d'abord réduit à un ovale, se voit enrichi d'yeux, de nez, de bouche en bas-relief, tandis que le dos s'orne d'une ligne sinueuse qui désigne peut-être la colonne vertébrale; enfin, le visage s'ordonne en forme de T ou de chouette.
Ainsi individualisées, les statues-menhirs, disposées en alignements nord-sud, face à l'est, restent en relation avec les nécropoles. Elles représentent soit les héros gardiens des sépultures, soit les chefs guerriers ennemis. Ce ne sont certainement pas des dieux. Et, à ce propos, il faut avouer que l'on n'a encore aucune donnée sur la religion de ces néolithiques attardés. Les puissances surnaturelles qu'ils devaient craindre n'avaient sans doute pas encore revêtu de formes tangibles.

Des marins guerriers du Levant envahissent la Corse

Mais nous venons d'évoquer des chefs ennemis. C'est que, à une époque donnée, des envahisseurs venus de la mer ont soudain bouleversé l'univers pastoral et probablement tranquille des habitants de l'île.
On ne saura jamais, bien sûr, quel jour de quelle année débarquèrent sur la côte orientale de l'île, aux environs de Porto-Vecchio, des marins guerriers venus du Levant. Ce fut probablement au cours du II[e] millénaire. Ces énigmatiques Peuples de la Mer, dont les démêlés navals avec la flotte égyptienne sont connus, occupèrent dès lors le bassin occidental de la Méditerranée, fondant successivement ou simultanément les civilisations nuragique en Sardaigne et tayalotique aux Baléares. En Corse, après avoir débarqué de leurs navires leurs troupeaux de bœufs (un bétail inconnu des autochtones) et leurs impedimenta, ils progressèrent vers l'ouest de l'île par le plateau de l'Alta-Rocca, d'où ils pouvaient plonger sur les côtes du sud-ouest occupées par le plus gros de la population indigène. Ils gagnèrent ainsi le bassin du Taravo par les vallées de l'Ortolo, du Fiumiciculi, du Rizanèse qu'ils jalonnèrent de leurs constructions.
C'est en effet grâce aux vestiges de murailles et de retranchements en appareil cyclopéen que l'on a pu reconstituer leur itinéraire et leur dispersion dans toute la Corse. La forme particulière de ces constructions a également servi à les nommer: les Torréens (de *torre,* tour).
Dès 1956, Roger Grosjean avait commencé de recenser, dans la partie méridionale de l'île, des camps-enceintes qui différaient considérablement

On évoquait des moines, ou des filles,

ou des soldats pétrifiés par un châtiment divin.

des constructions rencontrées jusque-là. Qui plus est, les parements des murs livrèrent des pointes de flèches, perçantes en pierre ou tranchantes en obsidienne, qui attestaient que les indigènes avaient livré là des combats importants.
Ces constructions étaient l'œuvre des envahisseurs qui recouvrirent de leur propre architecture les villages néolithiques, les aménageant en citadelles et en lieux de culte. Les *torre* (une centaine d'ensembles sont aujourd'hui connus dont beaucoup sont dépouillés de leurs broussailles) étaient bâties en appareil cyclopéen, c'est-à-dire en énormes blocs carrés calés entre eux par de petites pierres. Elles comprennent « une chambre cultuelle centrale surmontée d'une voûte en faux encorbellement. On y accède par un couloir couvert de dalles horizontales. La hauteur de l'édifice variait de 6 à 8 mètres. Sans doute étaient-elles destinées à servir de temples associés à un culte à des rites funéraires ».
Dans cette guerre sans merci entre les hommes de la pierre et les hommes du bronze, les Torréens occupèrent bientôt Filitosa. Le site, « qui n'était pas destiné à devenir un lieu fortifié, fut barré et défendu par des blocs de rochers, eux-mêmes surmontés de l'enceinte torréenne bien caractéristique ». En même temps, les envahisseurs brisèrent les menhirs dressés par les autochtones et se servirent des fragments pour élever certains de leurs monuments. Ainsi les églises chrétiennes se fortifieront-elles des autels et des milliaires romains.
Luttant avec des pointes de flèche contre les guerriers armés d'épées de bronze, les pauvres bergers corses ne pouvaient que succomber. Alors commença une longue occupation. Le genre de vie des uns différait absolument de celui des autres. Alors que les indigènes se contentaient d'être des pasteurs de petit bétail (caprin et ovin) et ne connaissaient qu'une vaisselle de terre encore fruste, les Torréens introduisirent leurs bœufs et leur métallurgie. Les premiers tissaient leurs vêtements, les seconds se vêtaient de cuir épais. Moins nombreux, mais techniquement plus évolués, les envahisseurs devaient l'emporter. Des groupes autochtones se réfugièrent dans le nord de l'île où ils érigent encore des statues-menhirs qui atteignent cette fois le stade ultime de leur évolution: les épaules et les oreilles sont proéminentes, un collier orne un cou maintenant accentué, auquel pend souvent un objet que, pour l'instant, on ne reconnaît pas. Ce sont les groupes de menhirs de Sagone, de Renno, d'Albertace et du Nebbio. Ils sont disposés sur les parcours de transhumance.

Le grand sanctuaire des vainqueurs a été retrouvé à Filitosa

Quand les Torréens eurent assuré leur domination, ils consolidèrent leurs forteresses et organisèrent leurs lieux de culte. Au contraire des néolithiques corses qui inhumaient leurs morts dans des caissons de pierre et élevaient au-dessus de ces sépultures des statues funéraires, les Peuples de la Mer incinéraient les leurs avec un cérémonial plus complexe.
Ils conservèrent pour haut lieu de leur religion domestique le sanctuaire de Filitosa, sans doute parce que sa situation était judicieuse.
Pour aller aujourd'hui à Filitosa, ou plutôt à l'ensemble archéologique qui porte ce nom, il n'est plus nécessaire de s'armer de machette et de franchir une brousse inhumaine. Une route mène directement du hameau de Filitosa (au nord de Propriano) et passe au pied de deux statues-menhirs avant d'atteindre l'enceinte cyclopéenne qui barre l'éperon supportant le sanctuaire sur une longueur d'environ 130 mètres pour une largeur de 40 mètres. Dès l'entrée, on rencontre deux dalles gravées de cornes de taureau boulées. Elles ne sont pas à leur place d'origine et proviennent d'un monument inconnu. A droite de l'entrée, mais cette fois à l'intérieur du sanctuaire, se dresse un tumulus curieux, dans lequel est encastré un rocher de quinze tonnes posé sur des cales, et caractérisé par une rampe d'accès en bon état. Mais l'attention est aussitôt attirée par le monument central: 32 fragments de menhirs, brisés par les Torréens, ont été relevés et remis en place. Ils sont déjà nettement anthropomorphisés.

Le couloir d'entrée a été découvert. Il franchit les blocs de rocher et permet d'atteindre les soubassements d'une chambre circulaire avec, au centre, une aire d'argile cuite, sur laquelle les Torréens durent incinérer leurs morts ou tout au moins les offrandes destinées à ceux-ci. Des puits-témoins ont permis aux archéologues d'y constater une succession de couches cendreuses noires.

Mais dans cette visite trop rapide de cet extraordinaire sanctuaire mégalithique, quittons le monument central pour nous rendre à la pointe occidentale de l'éperon. Un autre monument aussi étonnant nous attend, construit au pied d'un énorme rocher naturel. Il faut un plan pour le déchiffrer, car il se présente intérieurement comme un véritable labyrinthe, et il faut surtout suivre le texte du guide qu'a publié Roger Grosjean: voir plan.

« Construit à la base avec de gros blocs, d'un diamètre variant entre 16 et 18 mètres, il se divise en deux parties principales. L'une comprend les annexes sud qu'on atteint par l'entrée A et le couloir principal B; elles se composent, d'une part, du diverticule C, du couloir sous dalles D et de la cavité rocheuse F, d'autre part du puits E, d'un réduit Ea et de la chambre de sortie extérieure Eb, distribués par la banquette circulaire. L'autre partie du monument, la principale, est l'édifice central avec, à l'est, distribuée par le couloir B et l'entrée sous linteau G la chambre K qui fut trouvée murée par l'extérieur, c'est-à-dire en G, et par l'élévation, de la chambre I, d'un mur transversal, avant d'être volontairement comblée de pierres. En K, il n'a été trouvé sur un sol primitif brûlé, avec des fragments de vases caractéristiques, que les traces d'un foyer et une pierre conique du genre bétyle. La raison de cette condamnation reste encore mystérieuse. Au sud, par une plate-forme de niveau avec la banquette, on pénètre par le couloir H dans la partie I de la cella où le sol a également subi l'action intense du feu et dont la dernière utilisation remonte aux environs de 1200 av. J.-C. (analyses du C. 14). Les restes d'un crâne humain isolé ont été recueillis à la base des matériaux (pierres et terre) qui remplissaient le centre du monument et provenaient de l'effondrement de la couverture. Près du mur de séparation, accès sous linteau à la cavité rocheuse J. »

On imagine l'émotion des chercheurs mettant au jour un monument d'une telle complexité. Mais cette complexité n'est encore qu'une image des problèmes qu'elle pose. L'on peut assurer seulement que cette construction torréenne ne servait pas d'habitation permanente et que son labyrinthe a transformé un amas rocheux naturel en un temple archaïque des plus compliqués. J'ai retrouvé, par extraordinaire, la même complexité dans une « borie » de Provence, sur le territoire de Lacoste, en Vaucluse; et si l'on compare la reconstitution du monument ouest de Filitosa avec la borie photographiée à côté, on sera sans doute autant saisi que moi de la ressemblance.

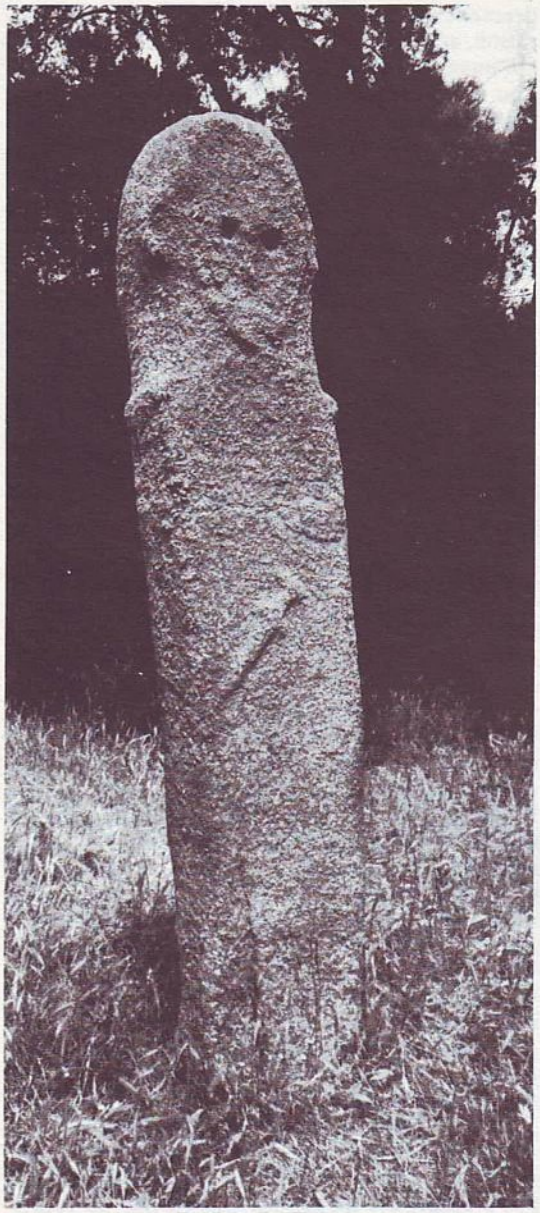
Revenons à nos mystérieux Torréens.

Ce « Peuple de la Mer » avait déjà fait trembler l'Égypte

Pour imaginer ce que furent ces envahisseurs maritimes, assez tenaces et évolués pour conquérir les îles de la Méditerranée occidentale, on dispose en Corse d'un élément exceptionnel: les statues-menhirs qu'élevèrent les autochtones vaincus. En effet, à partir du moment où les Torréens s'imposent aux insulaires, ceux-ci leur élèvent des statues. Le fait est paradoxal en apparence. Il l'est moins en réalité.

Les statues que l'on retrouve cassées sur le sanctuaire de Filitosa sont non seulement anthropomorphes, mais armées. Des épées, des poignards ornent leur poitrine. Armes de bronze évidemment, épées cruciformes ou épées à garde relevée et à pommeau globulaire soutenues par un baudrier scapulaire.

Or, il est certain que le peuple statuaire de Corse ne connaissait pas le métal: celui-ci a été apporté par les envahisseurs maritimes. Ce sont donc eux qu'ont voulu représenter les bergers autochtones. On peut donner à ce geste plusieurs significations. Les premières sont magiques. Statufiant son ennemi, on emprisonne son esprit dans un cercueil de pierre. Mieux, le combat n'ayant sans doute pas toujours été inégal, les Corses ont pu repré-



En statufiant son ennemi, on empoisonnait son esprit.

senter les chefs torréens morts sous leurs coups.
Quoi qu'il en soit, l'étude minutieuse de ces armes permet dorénavant d'identifier ces Torréens. D'autre part, Roger Grosjean, en examinant deux des dernières statues découvertes dans l'alignement de Stantari sur le plateau du Cauria, a déterminé que leur tête portait de chaque côté des cupules pariétales, profondes de 3 cm et larges de 7. Et il conclut: « Ces alvéoles ne peuvent être que des réceptacles, et seules des cornes de bovidés vraies ou fausses pouvaient être fixées dans ces cavités pour représenter un casque cornu. Il n'existe qu'un peuple qui corresponde aux représentations des statues-menhirs armées de Corse, c'est l'un de ces Peuples de la Mer qui firent trembler l'Égypte entre le XIV[e] et le XII[e] siècle avant J.-C.: les *Shardanes*. Les comparaisons entre les représentations des statues-menhirs armées de Corse et les magnifiques bas-reliefs de Medinet-Habu retraçant le combat naval aux portes de l'Égypte vers 1190 avant J.-C., entre la flotte égyptienne et la coalition des Shardanes et des Philistins, sont tellement troublantes qu'elles suggèrent naturellement une identité d'origine. »
Vers l'an 800 avant J.-C., les Torréens, pour une raison qui nous échappe, quittèrent la Corse. Or ce fut pour s'installer, pour la plupart d'entre eux, en Sardaigne, cette île voisine qui porte comme par hasard leur nom, celui des plus anciens Sardanes ou Sardes.
Après leur départ, la Corse entrait dans l'Histoire. Mais tous les problèmes ne sont pas résolus. Les statues de pierre, géants dressés face à la mer et qu'il fallut tailler et lever avec des moyens de fortune, ceux des derniers néolithiques, n'ont pas révélé tous leurs secrets. Souhaitons à leur découvreur, Roger Grosjean, et à ses chercheurs du Centre de Préhistoire Corse de courir encore longtemps les maquis à la découverte, ces chevaliers d'une épopée fabuleuse.

JEAN-PAUL CLÉBERT.

Chez un peuple encore à l'âge de pierre,
les envahisseurs arrivèrent armés d'épées de bronze.